

Le descriptif idéologique dans le *Roman d'Alexandre*

Jusqu'au XVI^e siècle, l'univers de l'homme est censé obéir à des règles cohérentes traduisant, jusque dans le détail, les principes mêmes de la Création. Cette conception sotériologique du monde, impliquant des procédures d'identification et non de réification face à ce qui appartient au passé¹, procure une sécurité relative qui durera tant que les frontières et le mécanisme même du microcosme jouissent d'un certain prestige.

Pour ce qui est de l'Europe chrétienne latine — et je me limite à cette région du globe — on constate que le bastion cosmologique souffre les premières brèches pendant les croisades. Dans les siècles subséquents, les voyages vers l'Asie et l'Afrique compléteront la transformation de la cosmologie de ces temps, finiront même par en saper les fondements. L'avènement, au XV^e siècle, de l'archéologie et de la philologie contribueront, avec ce qui sera le début de la cartographie moderne, à transformer le monde en construction empirique plutôt que sotériologique². L'homme préférera maintenant une certaine fidélité envers le « modèle » ou la « source » plutôt qu'une conformité cosmologique et il se constituera un appareil idéologique à sa mesure³. Dans ce que j'appellerais (plutôt par commodité que par

1 — Dès que le passé se réifie, et ce sera le cas vers la fin du XV^e siècle, l'histoire (au sens moderne) naît.

2 — Ce sera l'empirisme (et cela au sens moderne) des premiers voyageurs en Orient, parmi lesquels ils faudra mentionner surtout Marco Polo, qui amènera la destruction progressive de la cosmologie médiévale basée sur un « empirisme » légendaire non mimétique. Pour le choc entre les deux « empirismes », cf. mon article « Marco Polo's Travel Report: the Conflict of Confirmation and Observation », à paraître dans Z.R.W.M. Zweder von Martels (éd.), *Travel and Travel Accounts* (titre provisoire), Leyde (Brill), 1994.

3 — Le concept « idéologie » est difficile à circonscrire. Pour une discussion (point exhaustive), voir M. Kerner, « Einleitung: Zum Ideologieproblem im Mittelalter », dans M. Ker-

motivation scientifique) idéologie « cosmologique », deux facteurs jouent un rôle prépondérant : le temps et l'espace. Séparément ou ensemble ils semblent diriger la marche de l'homme ⁴.

Pour ce qui est du temps, tout le monde sait que le Moyen Age moralise la chronologie de l'espèce humaine ⁵. Ne compte cependant que ce qui se passe *sub lege*. Tout ce qui précède — et ici il faut penser à ce qu'a apporté la civilisation des Grecs et celle des Romains — ne sert qu'à expliquer le triomphe de l'Église qui depuis les actions de Théodose et de Constantin procède à la purification du monde (antique) de toutes ses « imperfections » ⁶.

L'espace, lui aussi, est placé dans une perspective sotériologique ⁷. Jérusalem, le berceau du Christianisme, se trouve au centre même de la Terre. Contrairement à l'Europe, relativement bien connue (l'homme médiéval se déplace régulièrement) ⁸, l'Asie et l'Afrique sont des entités inconnues (sauf peut-être pour ce qui concerne le Moyen-Orient). L'empirisme légendaire des *auctoritates* y remplira les lieux vides ⁹. L'espace médiéval se construit aussi selon une échelle de valeurs morales : plus l'homme est éloigné de Jérusalem, moins il semble répondre à ce que l'on prend pour l'image du chrétien idéal. Depuis le Grand Schisme, l'eurocéocentrisme latin cherchera, fort naturellement, cet « idéal » dans l'ambiance « romaine ». Tout ce qui se

ner (éd.), *Ideologie und Herrschaft im Mittelalter*, Darmstadt, 1982, p. 58, surtout p. 205 ; voir aussi Donald R. Kelley, *The Beginning of Ideology. Consciousness and Society in the French Reformation*, Cambridge/New York, 1983, pp. 1-10.

4 — Cf. Ph. Ariès, *Le temps de l'histoire*, Paris, 1986², pp. 96-101.

5 — Le concept « chronologie » est à manier avec prudence : il s'agit au Moyen Age plutôt de l'idée (assez confuse d'ailleurs) que les épisodes importants de l'histoire seraient à placer dans une perspective de succession (théo)logique.

6. Cf. *Daniel*, chap. 78. Pour les *regna*, voir, entre autres, W. Baumgartner, *Zu den vier Weltreichen von Daniel*, *Theologische Zeitschrift*, 1 (1945), pp. 1722 et W. Goetz, *Translatio Imperii. Ein Beitrag zur Geschichte des Geschichtsdenkens und der politischen Theorien in Mittelalter und in der frühen Neuzeit*, Tübingen, 1958. Il ne faut d'ailleurs pas se faire d'illusion : au Moyen Age de pareilles discussions théoriques n'ont été l'affaire que des intellectuels. Le concept « antique » est, lui aussi, assez vague (cf. J. Le Goff, *Histoire et Mémoire*, 1988⁶, pp. 59-103).

7 — Cf., entre autres, Anna-Dorothee von den Brincken, *Die Kugelgestalt der Erde in der Kartographie des Mittelalters*, *Archiv für Kulturgeschichte* 58 (1976), pp. 77-95.

8 — Cf. N. Ohler, *Reisen im Mittelalter*, München, 1986, *passim*.

9 — En principe, les cartes se sont toutes produites sur la base de renseignements puisés dans les récits de voyage (écrits ou oraux). Ptolémée, que l'Occident latin ne redécouvrira qu'au début du XV^e siècle, avait, lui aussi, dû procéder de cette façon. Cf. Jill Tattersall, *Sphere or Disc? Allusions to the Shape of the Earth in some twelfth-century and thirteenth-century vernacular French Works*, *The Modern Language Review*, 76 (1981), pp. 3146 ; I. Kupcik, *Alte Landkarten. Von der Antike bis zum Ende des 19. Jahrhunderts*, Prague, 1980, pp. 21-2. Au XVI^e siècle les cartographes — et ici on doit penser à un Mercator ou à un Ortelius — seront encore contraints d'en faire de même pour les régions inconnues du globe. Et ce malgré les progrès considérables déjà enregistrés.

trouve « ailleurs » est moins parfait¹⁰. Selon la tradition d'autres terres (surtout celles du Nord) abritaient des païens ou des êtres qui ne dépassaient pas le stade de la bestialité. L'écho de cette perception se retrouve dans les marges des mappemondes ainsi que dans les nombreuses descriptions du monde.

Il va de soi que l'appareil descriptif appliqué à ce qui se trouve hors de l'Europe chrétienne est influencé par ces deux facteurs. Si, en plus, on tient compte de ce que l'homme médiéval ne poursuit jamais la *mimésis* de la réalité (abstraction faite, bien sûr, du désir ou des possibilités réelles de l'atteindre)¹¹, on ne sera pas surpris de voir que la suggestion domine le descriptif lié à cet « ailleurs ». Jusqu'au XV^e siècle (et même encore au-delà), cela ne semble déranger personne, puisqu'il y aura toujours un cadre « autoritaire » fournissant des plausibilités. C'est bien l'avantage de la référentialité de l'écriture médiévale : chaque détail a suffisamment de force connotative pour que les auteurs et leurs destinataires puissent de temps en temps ignorer certains liens de causalité.

Ce qui n'élimine pas du tout les besoins empiriques. Il nous est parvenu de nombreux dessins prouvant que l'homme de ces temps s'intéresse bel et bien à la description de situations concrètes ou de faits importants. On peut penser, entre autres, au *De locis sanctis* d'Adamnan, abbé d'Iona (679-704) contenant des dessins d'églises à Jérusalem réalisés d'après le récit que lui avait fait un évêque gaulois du nom d'Arculf, ou au *Carnet* de Villard de Honnecourt contenant, entre autres, de nombreux croquis d'engins utilisés dans la construction¹². Quant à la littérature, les belles descriptions de tombes, de châteaux, de vêtements ou de tentes, etc. prouvent que les destinataires des produits littéraires ont aimé savoir de quoi il s'agissait. On ne pourra donc jamais prétendre que le Moyen Âge ne s'est jamais intéressé à ce qu'on appellerait aujourd'hui un descriptif « empirique ». Il faut tout simplement relever le fait que l'homme de ces temps

10 — Le Christ avait ordonné à ses apôtres de répandre la foi jusqu'aux confins de la Terre (cf., entre autres, *Matthieu*, 38, 1920 : *euntes ergo docete omnes gentes ; baptizantes eos in nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti ; docentes eos servare omnia quaecumque mandavi vobis...*). La propagation de la foi n'avait cependant pas été sans problèmes : dès les premiers siècles du Christianisme, des sectes hérétiques (des Nestoriens, Alains, Jacobites, etc.) s'étaient réfugiées dans les lointaines régions de l'Asie ou de l'Afrique. Au fond, c'est précisément l'existence de ces sectes-là qui a fait naître la fameuse légende du Prêtre Jean. Voir ma thèse *La Lettre du Prêtre Jean. Édition des versions en ancien français et en ancien occitan*, Groningue, 1982, pp. 38-49.

11 — Cf. P. Zumthor, *Essai de Poétique médiévale*, Paris, 1972, pp. 115-6. Pour le problème de la mimésis considérée comme ontologiquement diabolique, voir M. Camille, *The Gothic Idol. Ideology and Imagemaking in Medieval Art*, Cambridge, 1989, pp. 27-56.

12 — *DACL*, V, pp. 152-63 ; J. Gimpel, *La révolution industrielle du Moyen Âge*, Paris, 1975, pp. 113-40.

n'en a pas toujours eu besoin. Et s'il en a ressenti le besoin, il s'est contenté d'un empirisme différent du nôtre. C'est que dans un climat culturel vivant d'un jeu, bien souvent indispensable, entre dénotation(s) et connotation(s), tout descriptif sera et référentiel et incomplet. Si l'on y ajoute le fait que l'homme médiéval n'a même pas ressenti le besoin de comprendre tout (puisque Dieu avait fait *magna et inscrutabilia, Et mirabilia absque numero*)¹³, même le merveilleux inaccessible à la *ratio* humaine (peu importe que ce merveilleux soit chrétien ou païen) sera vrai, sera « empirique »¹⁴.

De l'empirisme, il y en a. Mais il n'est pas nécessairement factuel. Le descriptif médiéval cherche sa motivation surtout dans une référentialité implicite. Que celle-ci soit le résultat d'une intention bien précise, le fruit d'une négligence auctorielle ou tout simplement la manifestation d'une ignorance, peu importe : la précision est toujours l'ennemie de la suggestion¹⁵.

Dans nos « romans antiques », la scène se trouve toujours et dans le passé et dans l'ailleurs, données essentielles que les auteurs/compilateurs tentent de récupérer aussi bien que possible. Il y a cependant deux limites importantes à leur créativité — et les professionnels de la *dispositio* le savent fort bien. Tout récit doit respecter une certaine « historicité » amenée et exigée par les « sources » exploitées. L'écriture ne pourra donc se référer qu'à ce qui est supposé connu : la *Chanson d'Antioche* respectera, grosso modo, la marche de l'histoire. Il en est de même du *Roman de Troie*. Et ainsi de suite. C'est le premier point. Le deuxième veut que les éléments constitutifs du récit ne se décrivent que selon l'*intentio* auctorielle : une conception négative d'Alexandre le Grand — et ici on pourra penser à quelques textes de la tradition allemande — ne manquera pas d'influencer le descriptif¹⁶.

Tout ceci devient fort clair dans le *Roman d'Alexandre* (= *RAlix*) qui nous présente un *rex utilis*. Ce concept émotionnel plutôt que factuel

13 — Cf., entre autres, *Job* : 5, 9 ; 9, 10 et 37, 5.

14 — Bien sûr, sa « lisibilité » dépendra de la façon dont l'auteur implique la compétence de son/ses destinataire(s). Et cette compétence comprend — on le sait — non seulement une technicité littéraire (circonscrite surtout dans les nombreux arts poétiques), mais aussi un respect des canons théologico-philosophiques en vigueur.

15 — Cf. Ph. Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, 1981, pp. 6-10. La précision peut se refuser également pour d'autres raisons : l'empire byzantin avec ses mouvements iconoclastes bien connus a parfois dû schématiser tellement les représentations de ses empereurs qu'il n'est plus guère question de ressemblance physique. Les portraits sont bien souvent « iconiques », c'est-à-dire plus évocateurs que représentatifs. Cf. Constance Head, *Imperial Byzantine Portraits. A verbal and Graphic Gallery*, New Rochelle/New York, 1982, passim.

16 — Cf. G. Cary, *The Medieval Alexander* (édité par D.J.A. Ross), Cambridge, 1956/1967, passim.

semble se référer à une royauté bénéficiant du soutien des sujets (du moins, de ceux qui comptent !) et pouvant réaliser ce que la communauté (lire, ici encore : ceux dont l'opinion fait poids !) juge indispensable : respect des codes socio-politiques impliquant une largesse proverbiale, maintien du *statu quo*, agrandissement du territoire, etc.¹⁷. Dans ce texte le Macédonien est l'icône par excellence de l'*utilitas* princière. Deux remarques s'imposent cependant :

1) En général, l'« effet-personnage » (le terme est de Barthes) se construit sur la base de renseignements qui se cumulent et se télescopent. Peu importe leur provenance. La structure de l'ensemble est essentiellement anaphorique : c'est le cumul des renseignements qui fait l'affaire. Il faut y ajouter que le télescopage ne manque d'ailleurs pas d'amener des changements au niveau sémantique.

2) Le jeu des dénotations et des connotations se trouve à la base de tout enregistrement descriptif. Surtout là où il s'agit d'éléments intentionnellement chargés de subjectivité ou d'idéologie. Les frontières entre le dénotatif et le connotatif ne seront cependant jamais bien nettes. La conséquence en est que toute « description », toute « icône » sera par définition synthétique.

Ce raisonnement *post factum* est purement théorique. Dans la pratique médiévale l'icône « Alexandre le Grand » a été considérée comme une entité aux contours suffisamment nets. Rien d'étonnant donc — et le paradoxe est fascinant — à ce que cet « effet personnage » se soit fait point de référence : chaque prince serait volontiers un deuxième Alexandre ou aimerait dépasser les vertues de cet illustre personnage. Dans les comparaisons le pantonyme suffit, puisqu'il « évoque » tout ce qu'il faut. J'en donne deux exemples. La remarque de Chrétien dans le prologue de son *Conte du Graal* que « ... li quens Phelipes de Flandres / ... valt mix ne fist Alixandres » semble suffisante : les deux identités, celle du comparé et celle du comparant ne posent aucun problème. On connaît « Alexandre » !¹⁸ L'autre exemple renvoie au mécanisme même qui se trouve à la base de cette comparaison. Dans ses *Contes de Cantorbéry* Chaucer fait suggérer par un de ses héros que l'histoire d'Alexandre (et donc aussi son protagoniste !) est vraiment connue de tous :

The storie of Alisandre is so commune
That every wight that hath discrecioun
Hath herd somewhat or al of his fortune
(*The Monk's Tale* vv. 641-3)¹⁹

17 — Pour le concept d'*utilitas*, voir E. Peters, *The Shadow King. Rex inutilis in medieval Law and Literature*, New Haven, 1970, passim.

18 — Je cite d'après l'édition de W. Roach, *Chrétien de Troyes. Le Roman de Perceval ou le Conte du Graal*, Paris, 1959, vv. 13-4.

Malgré cette « certitude » (basée sur l'autorité du cliché!), il faut bien tenir à l'esprit que le statut de notre « effet personnage » macédonien est extrêmement flou. Pour comprendre et compléter à sa guise et selon ses besoins le portrait du roi dans notre *RAlix*, le destinataire médiéval dispose d'au moins trois courants informationnels :

1) La déclinaison des éléments pertinents puisés dans le « catalogue » supposé connu (c'est le catalogue constitué, entre autres, par les données essentielles fournies par l'historiographie et la littérature). Chaque texte, en l'occurrence notre *RAlix*, en reproduit, sans (trop) les déformer, un certain nombre. Le cumul des éléments pertinents indique que le jeune roi a des qualités exceptionnelles qui le distinguent, dès sa prime jeunesse, non seulement de son père, mais aussi, et surtout, de ses pairs, ces *socii* nobles. Etc.²⁰

2) Le métacommentaire auctorial (lié à cette *intentio* déjà mentionnée). Ce commentaire conditionne la perception de l'ensemble. Les phénomènes météorologiques et telluriques qui se manifestent lors de la naissance d'Alexandre prouvent que celui qui restaurera le prestige royal, qui fera renaître la *joie* disparue par l'avarice des grands de ce monde, est un personnage hors pair. Grâce au métacommentaire, le destinataire saura que personne ne pourra empêcher ce conquérant de jouer son rôle dans la sotériologie.

3) La réception de la légende en littérature et/ou en historiographie, garantissant une supériorité au-delà de tout soupçon, réduit également les fluctuations dans le descriptif. Ce qui n'exclut d'ailleurs pas la possibilité d'adopter des points de vue différents.

Le télescopage de ces canaux d'information produit un « portrait » par définition synthétique où s'amalgament — et voilà ce qui complique l'affaire — les apports du passé aussi bien que ceux du présent. S'y ajoute l'espace : les aventures du roi modèle se déroulent toutes dans un « ailleurs » inconnu. Comme je viens de dire, un produit déjà iconique en soi, où, en plus, se rencontrent des périodes et des lieux différents de l'existence humaine sera, l'image ne pour chassant jamais une ressemblance, hautement qualifiée à véhiculer des conceptions idéologiques qui se passent volontiers de toute précision²¹. Il ne faut donc pas s'étonner du fait qu'on soit confronté avec un « portrait » comme celui qui suit :

19 — N.F. Blake, *The Canterbury Tales by Geoffrey Chaucer. Edited from the Hengwrt Manuscript*, Londres, 1980, p. 552 (vv. 2535-7).

20 — Bien sûr, la pertinence variera selon les temps et les lieux. Ce qui au XII^e siècle revêt une certaine importance (pensons à l'héroïsme des *aventures* chevaleresques) n'attirera plus l'attention des auteurs du XV^e siècle, puisqu'à cette époque la chevalerie aura changé complètement de statut.

21 — C'est le lieu par excellence où se réalise ce processus de *Rückkoppelung* (« assimilation ») positive/négative décrit par E. Köhler (*Gattungssystem und Gesellschaftssystem*, *Romanistische Zeitschrift*, 1 (1977), pp. 7-22).

L'enfance d'Alixandre fu mout gentil et belle,
 Biau samblant fet et rit a chascun qui l'apele,
 Onques nel pot servir vilaine ne ancelle,
 Ainz le couvint touz jorz nourir une pucele,
 Et d'une franche dame aletoit la mamelle.

...

...

Mout fu preus Alixandres, quant ot passez dis ans;
 De par toutes les terres a mandez les enfans,
 Les fuiz aus gentils homes et touz les mieus vaillans;
 Assez en poi de terme en ot avoec lui tans
 Comme s'il eüst la terre a quatorze amirans.
 Largement leur donoit et fezoit lor talens;

(I: 230-4; 369-74)

C'est là pratiquement tout le descriptif lié au jeune homme. Le texte insiste surtout sur les rapports entre Alexandre et ses compagnons futurs. Quant au reste, le *RAlix* est extrêmement avare de renseignements descriptifs directs; ce sont surtout les activités du conquérant qui comptent. Activités conditionnées, bien sûr, par le métacommentaire auctorial du prologue.

Le *RAlix* présente (ou mieux: reflète) des éléments de ce qui de prime abord s'annonce comme un système « idéologique » motivant une certaine idée de la royauté. Cependant, quand on y regarde de plus près, on constate qu'il ne s'agit que d'un jeu avec quelques concepts clé qui — et voilà le problème — suggèrent ce qui devrait être, mais qui n'existe pas. Tout ceci n'exclut d'ailleurs aucunement son exploitation didactique. Le *RAlix* est destiné à ceux qui *sont de haut parage et ont terre a baillir* (IV: 1631); la *vita* du Macédonien est un bon exemple (I: 2) permettant de faire la distinction (bien manichéenne) entre le Bien et le Mal (I: 37). C'est aussi une *riche istoire*, permettant à un chacun d'y trouver son bien. Afin de bien situer son héros, le compilateur propose une *utilitas* restauratrice d'un bonheur perdu. Le texte ne manque pas d'insister sur le contraste entre passé et présent, entre présent et futur: avant la naissance d'Alexandre la situation était on ne peut plus mauvaise: ... *li siecles était aniëntez / Et donners refroidiez et creüe avertez, / Avarices ... en haut bruit montez* (I: 206-9), etc. Dès sa naissance ... *fu joie recouvree / Et barnages creüz et bontez ravivee* (*ibidem*: 95-6). A sa mort, tout retourne au *statu quo ante*: ... *refu la terre a martire livree / Par l'orgueil des barons et gaste et desertee...* (I: 138-9). Etc.²². Rien n'est spécifié: c'est comme si l'annonce abstraite d'une

22 — L'édition utilisée est celle d'E.C. Armstrong, D.L. Buffum, Bateman Edwards et L.F.H. Lowe, *The Medieval French « Roman d'Alexandre »*. Vol. II. *Version of Alexandre de Paris. Text*, Princeton, 1937.

ère nouvelle liée à l'icône « Alexandre » suffit pour faire comprendre aux destinataires que le monde macédonien a changé. Ce qui n'est pas bien étonnant : le « roman » se construit, tout comme l'épopée, selon un système entièrement binaire : le protagoniste, élu de Dieu, vit une aventure exceptionnelle, absolument au-delà de la norme qui est — du moins, il faut le supposer, puisque le texte n'introduit aucune argumentation — le Bien supérieur voulu par Dieu. Ses opposants, et même ses adjuvants (!), n'ont pas de statut bien marqué : ils sont tout simplement des éléments à la disposition de la thèse centrale de l'œuvre. Les opposants parce que leur défaite prouve leur tort ; les adjuvants — et ici on doit penser aux *socii* nobles — parce que leur raison d'être est d'accompagner toujours leur maître exceptionnel et, de la sorte, veiller à ce qu'il ne soit jamais la victime d'une solitude qui minerait son prestige et par là même son efficacité²³.

Puisque le *Ralix* ne vise qu'à proposer un système socio-politique garantissant cette harmonie tant recherchée entre roi et nobles, l'individuel (si jamais ce mot peut être appliqué aux héros de la littérature médiévale) ne compte pas. Cela se voit dans les réactions des 12 pairs. Leur désespoir lors de sa mort (illustré par leurs plaintes dans la Branche IV) boucle le cercle : *Perte de bon seigneur n'est pas tost recovree* avait déjà annoncé le prologue (I: 141)²⁴. Le chagrin des adjuvants confirme la thèse centrale ; ceux-ci regrettent la disparition d'un système socio-politique basé, sans aucun doute, sur une idéologie quelconque (suggérée par des concepts clé comme la succession dynastique, la largesse seigneuriale, la loyauté vassalique, la soif de conquête ainsi qu'un refus pertinent d'admettre le non-noble, le socialement indigne, etc.), mais jamais formulé explicitement. Ce qui frappe, c'est que dans les plaintes proférées par les pairs il n'est aucunement question de références à l'histoire du Salut. Délibérément ? Le Macédonien est bel et bien l'instrument de Dieu (comme nous l'apprenait le prophète Daniel), mais l'implication directe du dieu chrétien ne dépasse pas le prologue (N.B. les signes météorologiques et telluriques lors de sa naissance ; I: 22-9). Le compilateur insiste seulement sur les effets de la volonté divine pour le contexte socio-politique de la fin du XII^e siècle. Il ne s'est pas donné la peine d'en expliquer les détails : ses

23 — Un roi isolé est un roi non fonctionnel. Pensons au *Couronnement de Louis* où le jeune Louis se trouve pratiquement seul dans la crypte d'une église de Tours. Voir l'édition de E. Langlois, Paris, 1966, v. 682 et sqq.

24 — L'adjectif *bon*, épithète de nombreux princes, renvoie à toute une gamme de concepts émotionnels impossibles à spécifier. Ce n'est pas pour rien qu'Alexandre de Paris, le compilateur de ce vaste ensemble, exploite tellement le registre du *planctus* : les émotions sont des instruments parfaits pour signaler la perte d'un bonheur. La branche IV compte 1701 vers. Plus de la moitié en est consacrée aux plaintes (celles des pairs, d'Aristote et de Roxane, l'épouse du roi).

destinataires, habitués aux « lectures » implicites, sauraient déchiffrer et retenir les « signaux » livrés par le prologue. Ce qui prime ici, c'est que la vie exemplaire du Macédonien implique une attitude normative, puisqu'un système agréé par Dieu doit être un bon système.

Cela s'avère dans deux épisodes qui mettent en évidence le problème de la dynastie royale, problème hautement important à l'époque où fut compilé le *Ralix*. Le premier épisode concerne la naissance du conquérant ; le deuxième suggère une conduite héroïque typique garantissant la survie de la dynastie.

Mais avant d'analyser les deux épisodes en question il faut jeter un coup d'œil sur le « portrait » des parents, « portrait » qui fournit la généalogie indispensable au héros :

Li rois qui Macidoine tenoit et Alenie
Et Gresse en son demaine et toute Esclavonie,
Cil fu pere a l'enfant dont vous orrez la vie ;
Phelippes ot a non, mout ot grant seignorie.
Une dame prist belle et gente et eschevie,
Olympias ot non, fille au roy d'Ermenie,
Qui riches crt d'avoir, d'or et de manantie...

(I: 145-52)

Ensuite, on en vient au héros même. Je saute les détails. Les facteurs essentiels, localisation des personnages, royauté et puissance, sont là. Olympias est marquée par quelques adjectifs abstraits ; Philippe ne semble avoir qu'un statut purement utilitaire : il ne sera que le père du fils dont la vie sera décrite (cf. *dont vous orrez la vie*). Aucun des parents n'a droit à un profil bien marqué. Du point de vue de l'idéologie cela se comprend : c'est l'ère du fils qui compte. Nous avons déjà vu que le *Ralix* insiste sur les différences entre le régime d'Alexandre et celui qui devançait et suivrait le sien. En tant qu'adjuvants — et même, comme on le verra, au cas où Philippe fonctionne comme opposant temporaire — les parents sont relativement insignifiants. Cela se constate, entre autres, dans le premier épisode qui met en scène le sorcier Nectanébus et dans le deuxième où il est question des menaces du roi Nicolas.

Dans le premier épisode nous trouvons un exemple intéressant de l'*intentio* auctorielle conditionnant le descriptif : le compilateur français escamote un détail significatif de la légende, à savoir l'adultère possible d'Olympias, adultère qui aurait terni la réputation du jeune roi²⁵. C'est au fond tout ce qu'Alexandre de Bernai, le compilateur

25 — La place occupée par le sorcier Nectanébus est peu claire. Il est explicitement mentionné dans la Branche I : vv. 166-94 et 350-68. Dans le premier passage, il est dit que Nectanébus était déjà dans le pays au moment où Alexandre vint au monde : *El tans que il fu nez,*

du *RAlix*, dira au sujet de la mère. Celle-ci n'a donc qu'un statut purement instrumental. Elle ne prendra qu'une seule initiative : juste avant la descente sur Babylone où Alexandre recevra la couronne du *regnum*, elle lui envoie une lettre dans laquelle elle signale à son fils le complot ourdi par Antipater et Divinuspater (III : 7717-44). Ce sera tout.

L'autre épisode (I : 583-618) montre la faiblesse de Philippe (et donc aussi les risques auxquels celui-ci expose la dynastie macédonienne). Confronté avec les menaces du roi Nicolas, il ne sait quoi faire : ... *Ne pot un mot respondre, ains bessa le chief jus* (v. 599). On reconnaît le fameux *pensif* « arthurien ». Tout ceci donne au fils l'occasion de se manifester comme le nouveau chef : *Iriez fu Alixandres ... Voiant toute la court se drece en son estage* (600-3). Suit le défi à Nicolas.

Le fils semble tirer toutes les ficelles. On dirait que c'est lui le suzerain sans la permission duquel rien ne saurait se faire ; cela se voit également dans l'épisode où Philippe agit en opposant temporaire : il désire répudier Olympias et épouser une autre femme. Alexandre intervient et « restaure » le mariage, sauve ainsi la dynastie. Le conflit risque d'opposer père et fils, mais le hasard les empêche de s'en venir aux mains (I : 1791-884). Le vers qui clôt l'épisode marque le retour de l'harmonie : *Cel jor fu el palés la joie maintenue*.

J'ai insisté un peu sur ces petits passages, parce qu'ils sont représentatifs de l'idéologie sous-jacente du *RAlix*. N.B. il ne faut pas penser ici à un système de pensées caractérisé par une certaine cohérence et/ou une finalité ! L'esquisse généalogique (que je n'ai pas donnée en entier — l'entropie y règne en maîtresse) se réfère à un catalogue intertextuel composé de clichés agréés. L'appareil descriptif qui suit copie et hyperbolise la norme archétypale fournie par le catalogue que tout le monde est censé connaître, ne produira donc que des performances ontologiquement référentielles. La conséquence en est que l'individu « Alexandre » ne sera que le « lieu d'effleurement privilégié » d'une appréciation générale²⁶. Avec ce jeune roi s'annonce une nouvelle ère qui semble être entée sur un système socio-politique heureux. Le paradoxe est cependant — et je l'ai déjà dit — que ce système ne s'évoque qu'au moyen de quelques concepts-clé liés en l'occurrence au jeune Alexandre.

L'hyperbole donnée dès l'entrée en texte ne se surpassera pas ; le roi est l'icône de sa propre perfection. Au fond, le texte, véhicule de

l'histoire crie, / Ert uns hom en la terre plains de mout grant boisdie, / Naptanabus ot non ... Dans l'autre le compilateur dit explicitement que le sorcier égyptien vint en Macédoine après la naissance d'Alexandre (*Une grant piece après qu'Alixandres fu nez/Vint uns hom en la terre ... Naptanabus ot non ...* ; vv. 350-2). Dans le dernier cas il est impossible qu'Olympias ait commis l'adultère avec cet homme ; il n'était même pas dans le pays ! Le tout est une indication (il y en a d'autres) que le compilateur a eu des problèmes avec l'harmonisation de ses « sources ».

26 — Ph. Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, 1981, p. 58.

l'histoire et son incarnation, ne nous livre que des éléments « compositionnels », c'est-à-dire, que des pierres utilisées dans la construction de l'édifice téléologique : le « genre » épique donne dans le factuel plutôt que dans l'ornemental. On le sait. L'esthétique, nécessitant des éléments « architecturaux » (introduisant le coloris) ne joue pratiquement pas de rôle dans ce texte qui se voudrait « roman », mais qui se construit comme une épopée²⁷.

La *vita* du héros telle qu'elle est présentée par le *Ralix* s'explique par les tendances socio-politiques d'un groupe spécifique qui pour se retrouver pourchasse un retour dans le temps. Et cela pour remédier aux malheurs contemporains. Voilà pourquoi l'ère du fils, restaurateur de la félicité d'antan, est un refus de celle du père, ce que le texte marque d'ailleurs explicitement : l'indécision de Philippe est déjà suffisamment claire, puisque typologiquement déterminée (N.B. le *pen-sif* « arthurien »). Comme le *hic-et-nunc* paternel est la métaphore de la stagnation, voire de l'enlissement, il faut que l'ère du fils amène un changement d'espace : les rêves d'héroïsme ne se réalisent-ils pas tous dans un ailleurs prometteur de *pris et los* traditionnels ? C'est le principe même de toute *aventure*. Voilà ce qui rend le texte authentique, non contestable²⁸.

L'information véhiculée par ces deux fragments sera ressassée à l'infini dans la suite du récit ; les rappels ne produiront rien de nouveau, n'augmentent pas vraiment les capacités informationnelles du texte. Hyperbolisant en sa personne même les clichés liés à la royauté (cf. le *meilleur roi que Dieus laissast morir* ; I : 10), Alexandre refuse les *platanini* et *consiliarii* roturiers, ne comptent pour lui que les *socii* nobles. En ceci, il sera vraiment un roi-modèle.

Le *Ralix*, cette *riche istoire*, ce *bon exemple* pour les grands de ce monde doit sa motivation à une mise-en-texte du dualisme « épique » du Bien *versus* le Mal. Marqué de façon assez complète dans le prologue, rappelé vaguement dans l'épilogue, ce didactisme canalise la réception entière du texte. Le destinataire sait que la partie intermédiaire, la *vita* proprement dite, fournira les spécifications nécessaires et insérera l'*exemple* dans le temps et dans l'espace, illustrera les attitudes paroxystiques du « genre » épique. S'hyperboliseront ainsi les éléments gnomiques du prologue.

Il y a cependant deux problèmes majeurs : 1) il s'agit d'un passé *ante legem* et 2) les exploits se déroulent dans un univers absolument inconnu. Il sera donc impossible de réaliser un système descriptif ayant des rapports avec la réalité contemporaine de l'auteur et/ou de ses

27 — M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, 1978, pp. 33-5.

28 — Cf. L. Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Paris, 1964, p. 23, 41.

destinataires. Le descriptif appliqué par le compilateur à ce qui se passe dans le *RAlix* sera donc le produit de l'*inventio* (dans son double sens médiéval). Ce qui fait le *RAlix*, c'est (re)construire l'écho d'une renommée, et ce — et voilà l'empirisme qui confère l'authenticité requise — à l'aide d'images puisées dans la littérature et/ou dans l'historiographie « autoritaires ».

Le fait qu'il s'agit ici d'une vie hors du commun ne peut pas ne pas influencer le système descriptif. À côté des clichés hyperboliques (noblesse, force, intelligence, etc.)²⁹ déjà indicatifs en eux-mêmes, se note seulement l'extraordinaire. Le Charlemagne de la *Chanson de Roland* a des liens exclusifs avec Dieu, ce qui lui permettra d'affronter toute *païenie*. Alexandre se trouve — et ce malgré le fait qu'il est païen (!) — dans une situation relativement identique : bénéficiant du soutien de Dieu (N.B. il faut bien souligner le fait qu'il n'a qu'un statut purement instrumental !), le Macédonien réussit à détruire les forces négatives totalisées par les Mèdes et les Perses devenus les opposants par excellence de la volonté divine (à l'arrière-fond se trouve l'idée de la *translatio imperii*). Le didactisme du métacommentaire prive l'histoire (sens moderne) de ses repères temporels et spatiaux et les remplace par une incitation à la réflexion (N.B. *exemple*) adaptée aux besoins de la société réceptrice. Si l'on y ajoute le fait, déjà relevé, que le descriptif de l'époque discutée ici ne vise jamais l'individualisation, mais plutôt la conformité à ce que l'*ordo* des *bellatores* considère comme l'idéal socio-politique (jamais formulé ou formulable), il sera clair que la *vita* du Macédonien ne sera, dans sa circularité même, que l'ébauche d'un « portrait » ; le tout n'est basé que sur quelques concepts-clé. À mentionner surtout la glorification émotionnelle de cette collaboration harmonieuse (et exclusive !) entre le roi et les *magnates* du royaume ; ensuite, l'exaltation de l'action, seul remède contre l'enlèvement politique et militaire, et en dernier lieu, la succession dynastique directe, sans tare aucune. Bref, le roi doit être l'icône de cette *utilitas* si souvent chantée par les panégyristes.

Par rapport à ce qui est dit dans le prologue et dans l'épilogue la *vita* du Macédonien est doublement circulaire. L'aventure elle-même n'est que la mise-en-scène du déjà dit ; au niveau du descriptif, on ne relève que des rappels. De temps en temps il y a des exceptions : l'extraordinaire se décrit longuement (à mentionner ici le palais de Porus avec ses richesses immenses, les monstres exotiques, les ennemis « orientaux » qu'on affronte, etc.). Mais ces dernières descriptions

29 — Pour un inventaire utile (pas toujours complet) des topoï exploités par les auteurs médiévaux, voir la bien connue étude d'E.R. Curtius, *Europäische Kultur und Lateinisches Mittelalter*, Berne, 1967⁶.

appartiennent plutôt à la tradition encyclopédique de l'époque. Dans l'épilogue où se montre que tout se perd avec la mort du roi, les plaintes funèbres fournissent toutes des modulations du thème *Perte de bon seigneur n'est pas tost recouree*.

Le *RAlix*, compilé autour de 1184-5, propose un idéal socio-politique. Mais un idéal qui ne s'insère ni dans le temps ni dans l'espace. Dans son abstraction même, l'idée d'une royauté forte soutenue par une noblesse loyale ne correspond en rien avec la réalité contemporaine d'Alexandre de Paris, le compilateur du texte. On pourrait bien penser au jeune Philippe Auguste face à son père (malade et peu fonctionnel), mais toute comparaison cloche. Philippe n'avait pas de rapports bien positifs avec ses vassaux (il s'en fallait même de beaucoup) et il n'était absolument pas enclin à leur laisser trop de jeu. Le fait qu'il confiera, lors de son départ pour la Terre sainte, les affaires du royaume à des roturiers est suffisamment significatif. A l'époque où fut compilé notre *RAlix* la noblesse de l'époque ne fait que pourchasser ses propres intérêts et la loyauté vassalique (tant chantée par notre texte) n'est qu'un idéal théorique³⁰. Il y a encore d'autres éléments mettant le *RAlix* hors de son contexte, car il y a de remarquables absences dans ce texte : pas une seule référence à la lutte entre les deux glaives de ce monde³¹. Pas trop d'attention non plus pour le concept de la royauté *gratia Dei* (sauf dans le méta-commentaire auctorial du prologue et de l'épilogue) ni pour les cérémonies liées au sacre et au couronnement. Qui plus est, le concept de « royaume », si souvent discuté vers la fin du siècle ne semble jouer aucun rôle³². Il n'y a pas de discussion non plus sur la nécessité de réaliser la *pax* universelle si chère à saint Augustin.

Prétendre donc que le *RAlix* produit une idéologie complète et qu'il reflète des réalités socio-politiques contemporaines serait une erreur³³. Le tout baigne dans une ambiance où le « faire » semble

30 — Cf. G. Bordenove, *Les rois qui ont fait la France. Les Capétiens. Philippe Auguste*, Paris, 1986, p. 97-100 ; M. Bloch, *La société féodale. La formation des liens de dépendance. Les classes et le gouvernement des hommes*, Paris, 1868⁵, p. 563 et sqq.

31 — Il est impossible de dire si cette absence est une manifestation d'une certaine conscience « historique » de la part de notre compilateur ou non. Il faut tout simplement relever le fait que les « sources » exploitées (les textes latins aussi bien que l'*Alexandre Décasyllabique* ou la *Mort d'Alexandre*, etc.) n'en parlent pas. Cela expliquerait le silence de notre texte.

32. Pour ceci voir Elizabeth M. Hallam, *Capetian France 987-1328*, New York, 1985, p. 178-9.

33 — C'est là un problème philosophique de la première importance : le manque de repères chronologiques et géographiques précises, ne peut pas refléter directement une réalité historique contemporaine. Dire que la société troyenne « décrite » dans le *Laud Troy Book* de John Lydgate (1412) reflète la société de l'Angleterre du XIV^e (!) siècle (comme le disent Michel Stanesco et Michel Zink dans leur *Histoire européenne du roman médiéval. Esquisse et perspectives*, Paris, 1992, p. 32) n'est ni correct ni incorrect. Sans aucun doute la lisibilité requise (Zumthor) aura exercé ses droits, mais au début du XV^e siècle on est encore bien loin de la volonté explicite d'évoquer trop directement la société contemporaine.

plus important que l'«être». Mais un «faire» qui manque de perspective. L'*utilitas* du Macédonien est exemplaire, mais elle ne dépasse pas son propre *hic-et-nunc* : il n'y a aucun élément qui lie les données «idéologiques» du texte à un passéisme ou à un utopisme quelconque. Le *RAlix* présente une *aventure* chevaleresque conformée aux exigences de la société contemporaine sans repères temporels et spatiaux bien clairs. Il peint une attitude d'un présent, à imiter!³⁴ Impossible de parler d'idéologie, puisque ce concept présuppose des conceptions suffisamment cohérentes pour remplacer, fût-ce théoriquement, un système socio-politique en vigueur ou pour le corriger de ses défauts. L'hyperbolisation de quelques vertus liées à cette *utilitas* tant chantée explique l'implication par le texte même de l'existence d'autres vertus — et cela sans qu'il ait été nécessaire de les mentionner explicitement. La littérature médiévale savait manipuler le pantonyme (c'est-à-dire celui du héros noble!) et le transformer en icône. Il ne faut donc pas s'étonner du fait qu'Alexandre lui-même soit si peu décrit (cf. le «portrait» du jeune homme). Dans la pratique les auteurs médiévaux ne pouvaient pas décrire un homme dont l'histoire n'avait légué de portrait fiable. D'ailleurs, la fabrication d'une image (en peinture ou en sculpture, peu importe) d'un être humain était non seulement une opération quasi impossible (la perfection divine ne s'imitait pas), mais relevait aussi de l'*hybris*, était considérée même comme diabolique. Comme toute image synthétique, l'icône «Alexandre le Grand» laissait, et précisément à cause de son imperfection, aux interprètes toute la latitude interprétative qu'ils souhaitaient. La non-spécification a ses avantages : le détail n'implique-t-il pas une causalité, un renvoi à des structures? C'est exactement ce qu'on ne voulait pas. Les mécènes et leurs clients ne poursuivaient aucunement une ressemblance physique ; ce qu'ils voulaient (ou prétendaient vouloir), ce n'était pas une histoire vérifiable, mais un récit à coloration «historique» véhiculant un «descriptif» idéologique malléable qu'ils pouvaient insérer dans leur propre temps et dans leur propre espace³⁵.

Martin GOSMAN

Université de Groningue - Pays-Bas

34 — Pour ceci, voir mon étude *La Genèse du «Roman d'Alexandre»*. *Quelques aspects*, Bien Dire et Bien Apprendre, V (1988), pp. 25-44.

35 — L'histoire (sens moderne) est — et cela pour bien longtemps — l'affaire des princes et des chefs de guerre. Ne se mentionneront que les combats, que les soucis dynastiques. Les problèmes concrets liés à l'insertion de l'homme dans sa société ne comptent pas. Ne prime que la «Weltanschauung» de la caste dominante. Cf. Ph. Ariès, *Le temps de l'Histoire*, Paris, 1986², pp. 89-90 ; F.R. Ankersmit, *De Navel van de Geschiedenis. Over Interpretatie, Representatie en Historische Realiteit*, Groningen, 1990, pp. 13-6. Il est intéressant de constater que le futur en tant que tel ne semble jouer aucun rôle ici — et ce nonobstant le fait que, par exemple, la succession dynastique en tant que principe socio-politique ne peut pas ne pas concerner les successeurs.